

Gregory Peck

L'audace tranquille

Patrick Schupp

Number 139, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50534ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schupp, P. (1989). Gregory Peck : l'audace tranquille. *Séquences*, (139), 56–57.

GREGORY PECK

L'audace tranquille



The Keys of the Kingdom [1945].



Spellbound [1947].



The Gunfighter [1950].



Roman Holiday [1953].

On aura peut-être de la difficulté à le croire, mais, pour rédiger cet article, il a fallu l'épluchage de journaux et de revues, la compilation de livres rares et difficiles à obtenir, d'articles désuets, en somme une recherche approfondie dans la presse écrite et électronique. Pourquoi? Gregory Peck n'est pas de ces acteurs qui défraient la chronique mondaine par leur vie privée flamboyante, ou qui alignent spectaculairement Oscars, récompenses et reconnaissances internationales.

Sa carrière, sans être remarquable, est plus que honorable. Gregory Peck a toujours choisi, dès qu'il l'a pu, ses rôles avec discernement et intelligence. Il a, bien sûr, fait quelques erreurs de choix, qui n'en font, ou n'en feraient pas, sur la foi d'un scénario séduisant ou d'un metteur en scène reconnu? Mais, dans l'ensemble, ses interprétations se sont circonscrites dans des rôles dont la critique Pauline Kael dit, peu aimablement, mais avec une certaine logique: «Je l'ai toujours trouvé compétent comme acteur, mais un peu ennuyeux. Une tête d'affiche déguisée en star...». Un peu dur, mais au fond assez vrai. Se souvient-on de lui dans des performances à la Nicholson ou à la Hoffman? Certes non. Mais en sortant de l'un de ses films, ancien ou récent, on se dit: Oui, c'était bien, il a fait ce qu'il fallait.

Et c'est en réalité ce qu'il a toujours fait. Il est né à La Jolla, en Californie — à pied d'œuvre —, d'un père pharmacien-droguiste. Quand on lui demande, enfant, ce qu'il veut être plus tard, il répond, comme tous les enfants: garagiste, conducteur de train, marin... Ses études se font à l'Université de Californie. C'est là qu'il fait ses premières armes comme comédien dans le groupe de théâtre amateur de l'Université avec suffisamment de succès pour qu'il décide de tenter sa chance comme comédien, la reprise de la boutique paternelle ayant fort peu d'attraits pour lui. Car il est séduit, passionné par les possibilités qui lui offre le théâtre, surtout celle de se cacher derrière un personnage pour exprimer les qualités de sérieux, de droiture et d'honnêteté qui forment le fond de sa nature profonde. La Californie lui offre peu de débouchés, qu'à cela ne tienne: il ira à New York où en ces années-là (peu avant la guerre), les carrières se faisaient ou de défaisaient avec une rapidité exceptionnelle. Il est engagé dans une petite compagnie de répertoire, la New York Neighbouring Playhouse. Quelques prestations obscures (Molière, Strindberg, Shaw), puis un succès dans *Punch and Julia*, qui mène au rôle du gendre dans *The Morning Star* d'Emlyn Williams. Remarqué par un talent-scout de Hollywood, on lui donne un petit rôle dans le nouveau film de Jacques Tourneur (et non de Casey Robinson, comme l'écrivent nombre de livres et de revues), *Days of Glory* (1944), drame de guerre au rythme languissant. Gregory devient assez bon pour décrocher le rôle principal de *Keys of the Kingdom*, celui d'un jeune prêtre missionnaire en Chine dans les années 20. L'adaptation du célèbre roman de J.A. Cronin perd de sa force à l'écran, mais Peck, fort bien entouré (Edmund Gwenn, Thomas Mitchell, Cedric Hardwicke), reçoit l'accolade de la gloire. *The Valley of Decision*, son troisième film, d'après le roman de Marcia Davenport, est mis en scène par Tay Garnett, et l'oppose à Greer Garson, qu'il surnomme «La Grande Rouge» (Garson a les cheveux d'un auburn naturel flamboyant). Elle est à l'apogée de sa gloire, et le film se révèle une réussite. Pourtant, Gregory Peck, des années plus tard, remarquera que les éclairages

du film mettaient en valeur les grands yeux de sa partenaire, tandis que lui restait dans l'ombre.

Alfred Hitchcock le prend ensuite pour interpréter le rôle d'un malade mental face à Ingrid Bergman dans *Spellbound*. Le rôle n'est pas vraiment dans ses cordes (il a l'air trop «sain» pour ça), mais le nom de Hitchcock est un autre Sésame pour la gloire. Dans *The Yearling*, puis dans *Duel in the Sun*, il peaufine ses interprétations: un père ferme mais juste dans le premier, un amant passionné et jaloux dans le second. C'est que *Duel* tient au cœur de David Selznick, le producteur. Avec l'aide du metteur en scène King Vidor, il veut faire de cette sombre histoire de rivalité entre deux frères (Gregory Peck et Joseph Cotten) pour les faveurs d'une sang-mêlé (Jennifer Jones, Madame Selznick à la ville) un second *Gone with The Wind*, et s'assure même la participation de Lionel Barrymore et Lillian Gish. Mais le film ne fait finalement pas le poids, malgré quelques scènes remarquables et un finale qui, tout en frisant le grotesque, s'élève presque par moments à la hauteur d'une tragédie antique.

C'est avec *Gentleman's Agreement*, sous la direction du prestigieux Elia Kazan, qu'il trouve enfin le rôle qu'il attendait depuis longtemps, et dans lequel toutes ses qualités cachées ou réprimées se fraient enfin un chemin sur l'écran. C'est la réussite absolue. Une distribution remarquable l'entoure: Dorothy McGuire (dont Kazan a attendu les disponibilités presque un an), John Garfield, Celeste Holm — un de ses meilleurs rôles — Sam Jaffe, le jeune Dean Stockwell. Le scénario est tiré du best-seller de Laura Hobson. Gregory Peck joue le rôle d'un Américain pur laine qui se fait passer pour juif pendant une campagne cachée mais vicieuse d'antisémitisme. Aux Oscars 1947, le film, sur six nominations (dont Peck comme meilleur acteur), en reçoit trois: meilleur film, meilleure mise en scène (Kazan), meilleure actrice de soutien (Holm). Dans la foulée, Hitchcock tente de le réutiliser dans son nouveau film *The Paradine Case*, dans lequel joue aussi celle dont David Selznick pensait qu'elle deviendrait une seconde Ingrid Bergman, Alida Valli. Du film, François Truffaut dit à Hitchcock: «Gregory Peck n'est pas vraiment un acteur hitchcockien; il est creux et surtout n'a aucun regard...». Hitchcock lui répond un peu plus tard: «Je ne pense pas que Peck puisse présenter un avocat britannique avec authenticité... Il s'agit d'un homme très éduqué et appartenant aux classes supérieures (...) Si j'avais pu choisir, j'aurais engagé Laurence Olivier ou Ronald Colman...»

Par contre, ses films suivants lui donnent amplement l'occasion de se rattraper et s'il est bon dans *Twelve O'Clock High* (Henry King), un drame de guerre où il joue le rôle d'un commandant d'escadrille, il est excellent dans *The Gunfighter*, toujours de Henry King, l'année suivante. Cette fois-ci, dans son premier western, il devient un cowboy solitaire tâchant de se réhabiliter après un passé sanglant. Le film est porté aux nues et son rôle l'un de ceux qu'il préfère personnellement. Quelques mois plus tard, Fred Zinneman lui offre *High Noon*. Peck refuse: «Je viens du théâtre, je n'ai pas perdu l'espoir de faire aussi carrière sur les planches; et puis je viens de faire *Gunslinger*, et cela y ressemble trop.» C'est Gary Cooper qui, avec le succès que l'on sait, interprète le rôle du shérif Will Kane. En fait, leur emploi est pratiquement interchangeable, leur esprit semblable, et le choix de leurs rôles motivé par des considérations identiques: sobriété, honneur, franchise, la panoplie éternelle du All-American Boy. Et Peck ajoute:



The Omen [1976].

« C'est ainsi que la roue tourne... J'avais accepté *Twelve O'Clock High* parce que John Wayne l'avait refusé... »

Désormais, sa carrière suit une agréable vitesse de croisière, avec des rôles triés sur le volet, qui mettent en valeur sa solidité, sa tranquillité, son sens de l'honneur et sa chaleur humaine, même si cette dernière est parfois lente à se faire découvrir. Regardez *Roman Holiday*, ce délicieux film signé William Wyler; journaliste en mal de copie sensationnelle, il réalise un reportage sur une jeune princesse échappée qui lui rapportera des millions, mais qui salira la réputation de la princesse à jamais. Dans les dernières minutes du film, il rendra à cette dernière les photos incriminantes, parce qu'il est honnête et pas méchant au fond. Et puis, il est tombé amoureux, et ça, c'est un sentiment propre, même s'il n'a aucun avenir.

John Huston et lui ne s'entendent malheureusement pas sur le tournage de *Moby Dick*, d'après le roman d'Herman Melville. Les conditions de tournage sont effectivement épouvantables (janvier, dans la mer d'Irlande, par moins 10 degrés), et Peck, qui doit jouer avec une fausse jambe de bois, manque de se noyer quand son pilon, enchevêtré dans les cordages entourant la gigantesque (et fausse) baleine blanche, l'empêche de se libérer. Ce sommet Melville-Huston-Peck, qui aurait pu être génial, n'est finalement qu'un glorieux ratage. Il n'est pas meilleur dans *Beloved Infidel* (Henry King) où, aux côtés de la Sheila Graham de Deborah Kerr, il joue sans conviction l'alcoolisme de F. Scott Fitzgerald: les deux sont très mal distribués, et cela se voit: ils n'y croient ni l'un ni l'autre. *The Guns of Navarone* (J. Lee Thompson) d'après le roman d'Alistair MacLean, le remet en selle, si l'on peut dire, d'autant que ses co-vedettes sont des copains: David Niven, Anthony Quayle. L'immense succès financier que connaît le film le mène directement au rôle de l'avocat libéral et ouvert qui

défend un prisonnier noir au cœur du Mississippi. C'est le film *To Kill a Mockingbird* sous la direction de Robert Mulligan. Deux Oscars: pour le scénario de Horton Foote tiré du roman de Harper Lee, et pour Gregory Peck (meilleur acteur). En 1967, il reçoit de l'Academy le Jean Hersholt Humanitarian Award, et accepte la présidence de cette même Academy, poste qu'il comblera sans bruit, mais avec efficacité de 1967 à 1970.

Ses films subséquents ne sont plus que prétextes à continuer de travailler. Un très bon suspense, *Behold A Pale Horse*, sobre et austère, un bon drame de science-fiction, *Marooned*, un drame fantastique qui connut un énorme succès financier (plus en raison des effets spéciaux extraordinaires que pour sa prestation d'ambassadeur aux prises avec la réincarnation de Satan), *The Omen* et enfin une demi-réussite, malgré un excellent scénario tiré du roman d'Ira Levin du même titre, *The Boys from Brazil*: un rôle de composition (cheveux teints en noir de jais et petite moustache à la Hitler). Il est le docteur nazi Mengele, réfugié en Amérique du Sud pour faire des « clones » d'Adolf Hitler, et y réussirait sans l'intervention de Laurence Olivier.

Voilà pour le comédien. Mais ce que l'on connaît moins, ce sont ses activités politiques, discrètes, comme tout ce qu'il fait, mais bien réelles: « Je me suis toujours préoccupé de problèmes politiques et sociaux. En 1948 et en 1964, j'ai travaillé aux côtés de gens qui se présentaient contre Richard Nixon. Mais je n'ai jamais voulu devenir politicien, quoi qu'on ait pu dire ou écrire ». Ce que ne semble pas dire Tony Crowley dans *Films ans Filming*: « On aurait pu dire à Greg qu'il pouvait dégommer Ronald Reagan ou Carter s'il l'avait voulu, sans même lever le petit doigt. » Ce que Gregory n'a jamais voulu, tenant bien trop à sa vie tranquille: « Nous avons tous nos périodes de réclusion et je ne fais pas exception. Je ne sortirai pas pendant des semaines, si je ne travaille pas. Je veux m'occuper de mon jardin, recevoir mes amis, aller au marché pour acheter du poisson, vivre enfin. Si je faisais de la politique, cela me serait impossible ». Et c'est aussi pour cela que sa vie privée est exemplaire. Il a été marié deux fois: à Greta Rice Konen en 1942, mais divorcé en 1955, avec deux enfants. Le troisième Jonathan, est mort à huit ans, ce qui lui a brisé le cœur. Sa seconde femme, Véronique Passani, ex-mannequin et journaliste d'origine française, qu'il a épousée en 1955, lui a donné deux enfants: Anthony, né en 1956 et Cecilia, deux ans plus tard.

L'Academy prépare une soirée de gala en son honneur, avec rétrospective de ses films, au moment où ces lignes paraîtront. Car il demeure, avec quelque 50 films, l'une des figures marquantes du cinéma américain d'après-guerre. Aussi l'ironie du sort est-elle flagrante lorsqu'on trouve sous la plume de David Selznick, dans l'un de ses fameux « mémos » de 1941: « Vous me voyez navré de dire cela, mais je ne vois vraiment pas ce qu'on peut faire de G.P.... Il me paraît difficile de le faire travailler chez nous, ou même d'obtenir que d'autres studios l'emploient... Il est aussi photogénique qu'Abe Lincoln et, s'il a une forte personnalité, à mon avis, cela ne se voit absolument pas... ». Quatre ans plus tard, Gregory Peck est l'une des plus grandes vedettes des studios Selznick et l'une des mieux payées...

- Patrick Schupp



Moby Dick [1956].



To Kill a Mockingbird [1962].



Behold a Pale Horse [1964].



The Boys from Brazil [1978].